







Pigalle

1993 / 2004

Yan Morvan

Les images sont la réalité, les mots sont la vérité – Un livre d’images comme un bout de l’enfer, des mots qui racontent et qui les suivent – Pigalle paysage du malheur humain, de ses faiblesses et de sa tragédie – humain trop humain...

Je suis connu pour mes reportages de guerre, Liban, Afghanistan, Iran-Irak, Irlande du Nord, Rwanda, ... J’ai assez bien rempli ma mission durant les années 80 : collaborateur régulier d’une grande agence, attaché aux magazines américains *Newsweek* et *Time*. Je suis un des acteurs de ce qu’on nomme les « Golden Years » du photojournalisme. Les institutions, musées, ministères, s’intéressent à moi, surtout à mes connections avec la presse américaine (correspondant permanent de *Newsweek* au Liban pendant près de quatre ans). J’affiche pas mal de prix prestigieux à mon compteur, World Press, Capa Special Award, Missouri Price, National Headliner... Père (heureux) de trois merveilleux enfants, je comprends très vite que le « hot shot » (première ligne) ne m’est plus réservé... Nous habitons au 6^{ème} étage sans ascenseur, un atelier d’artiste où vit ma compagne. Remercié par mon employeur un 1^{er} janvier 1988, un jour où il neige dru, les trois petits avec moi, je me demande bien ce que je vais devenir. À 34 ans ma carrière semble terminée.

Je rencontre Eric Neveu du magazine *Lui* qui me commande un reportage sur le monde du porno. Je vais pour la première fois dans un sex-shop pour me documenter. Je découvre un nouvel univers. Le pape du porno s’appelle Michel Ricaud, la star de l’écurie Marc Dorcel. Mon reportage lui plaît, le flatte, et nous devenons assez proches. Je l’initie à la philosophie de Jürgen Habermas, la distinction entre la morale et l’éthique (dans une perspective Kantienne), qui le rassure et il m’invite régulièrement à manger un pied de cochon dans un restaurant ultra-nationaliste du quartier de l’Opéra (il se dit membre de la Luciferienne société Wicca).

Un peu plus tard, avec Jean-Marc Barbieux, rédacteur croisé au mensuel *Globe*, nous décidons de commencer une grande enquête sur l'univers du X¹. Il est beau gosse, c'est une bonne carte de visite dans ce milieu. Je lui présente Michel Ricaud qu'il trouve assez dégoûtant. Le côté trash du projet convient bien à ses aptitudes de dandy punk parisien. C'est l'époque du porno chic ! Au début des années 90 subsiste le spectre du SIDA, les années terreur, mais la fête doit reprendre et le modèle des films X américains, avec gros budget et filles splendides va trouver un nouveau public de jeunes hédonistes friqués, pré-millennials, ni végies ni écolos mais libres d'esprit et de corps qui se la jouent décontractés – Sex is fun. Thierry Ardisson lance sa revue *Interview*, *Newlook* suit de près, *Penthouse* et *Lui* cartonnent. Avec Barbieux on nous donne une page tous les mois sur le « Monde du Sexe » (je suis le pink doctor) dans *Entrevue* (le mensuel d'Ardisson avait dû changer de nom après les menaces de procès venant des ayant-droits de Warhol). On devient les pros du c... *Entrevue*, *Newlook*, *Penthouse*, et même *Actuel* et *Le Monde* font appel à nos services de têtes chercheuses de la nouvelle économie sexuelle.

Un pote photographe, Patrick Frilet, rencontré pendant les événements d'Irlande du Nord en 1981, me propose de travailler en binôme sur certains sujets. Je suggère Pigalle, nourri de cette toute nouvelle littérature et curieux d'en connaître les dessous. Nous avons nos entrées à *Paris-Match*. Rendez-vous est pris avec Michel Sola, le rédacteur en chef photo pour lui exposer notre projet commun : raconter Pigalle ! Leurs locaux sur les Champs-Élysées sont situés au 5^{ème} étage d'un immeuble haussmannien, avec sur le même palier les rédactions de *Newlook* et *Photo* où je publie régulièrement. Difficile d'accès pour les non-initiés, *Paris-Match* devient un passeport, avec la bénédiction et l'autorisation de Mme Hélène Martini, l'impératrice de Pigalle, toujours bien servie par l'hebdomadaire.

Je vais passer plusieurs semaines dans les lieux emblématiques de Pigalle. L'accès est parfois difficile, l'anonymat y règne ; les filles qui se produisent sur scène, certaines qui vont au-delà, n'aiment pas se raconter. C'est un job provisoire. Jamais un métier. Le racolage dans les rues est



Le Dirty Dick
10, rue Frochot, 9^e arrondissement
Nommé ainsi depuis 1936, quand il était encore un sex-club détenu par la mafia corse, cet ancien bar à hôtesse, a changé de décors. Il n'y a ni barre de pole dance, ni filles dénudées mais des chemises hawaïennes, des tiki et une ambiance digne d'Honolulu. Les cocktails ont des noms exotiques et les ingrédients sont de qualité.

1. En 1995 nous plubierons ensemble le livre *Mondosex* aux Éditions Contrejour, qui relatera notre plongée dans le monde du X.



Le Moulin Rouge
82, boulevard de Clichy, 18^e arrondissement
Trente moulins à vent sur la butte Montmartre (dont 12 rue Lepic) qui broyaient du grain, du maïs, du plâtre, de la pierre. Le 6 octobre 1889, le Moulin-Rouge est inauguré au pied de la butte Montmartre à l'emplacement de l'ancien Bal de la Reine Blanche.

interdit et les passes se font discrètement, dans les lieux privés de certains bars de nuit ou dans les hôtels du quartier où les entraîneuses ont leurs habitudes. La loi française (1983) interdit le racolage : « La prostitution n'est pas interdite sauf lorsqu'elle porte atteinte à l'ordre public. » Mais les dispositions sur le racolage (loi sur la sécurité intérieure de 2003) l'interdisent de facto, au moins dans ses manifestations visibles, c'est-à-dire sur les trottoirs. Le Pigalle des chromos de la littérature et du cinéma, avec ses filles qui vous aguichent sur les trottoirs va s'en trouver transformé. Le Sida crée un vent de panique et limite les contacts trop faciles. Le port du préservatif devient une obligation et les clients se font de plus en plus rares. La prostitution « sauvage » et sans contrainte émigre sur les boulevards extérieurs, les bois de Vincennes et de Boulogne. Montmartre se transforme peu à peu en une destination touristique à l'usage d'étrangers attirés par l'aura du nom et prêts à se faire plumer pour un peu de frisson et de fantaisie. Les rumeurs sont la règle, tel établissement est protégé par les condés (police), la drogue se vend, elle y circule librement. Les Russes ont remplacé les Corses et les règlements de compte n'ont plus cours. Les « bars à bouchon » (les filles sont rémunérées au nombre de bouteilles vendues (les bouchons) deviennent des lieux d'arnaque où les fins de nuit sont bien difficiles pour les clients alcoolisés... J'ai mes entrées chez Michou, anciennement madame Arthur, la scène parisienne où se produisent les plus élégants travestis de tout Paris.

Le sujet n'est pas publié, j'assiste à la mercantilisation de Pigalle et l'afflux de touristes venus du monde entier pour se rincer l'œil et vivre des émois bien ordinaires. Un lieu retient mon attention : le Sexodrome, tentative d'établir un hypermarché du sexe où chacun peut réaliser ses fantasmes et déviances dans une atmosphère « cool et décontractée ». Nous sommes en 2004 et le mensuel *Max* me commande le sujet.

Pigalle fascine, Pigalle attire, Pigalle fait peur. Comment en est-on arrivé là, simple destination touristique sans danger comme l'Opéra de Paris et la tour Eiffel, le Pigalle de Toulouse-Lautrec, de Mistinguett, de La Goulue et de Valentin le Désossé, le Pigalle des frères Guerini, de Jo Attia, de Pierrot Le Fou ? Un retour en arrière s'impose.



Chez Michou
80, rue des Martyrs, 18^e arrondissement
Le cabaret a ouvert ses portes le 13 juillet 1956, « Chez Michou s'appelait encore Madame Untel, on y dansait au sous-sol et on n'y croisait pas que des machos et des oies blanches. Un beau soir, l'envie nous est venue d'ajouter un peu de folie à cette adresse qui commençait à ronronner ».



L'Élysée-Montmartre
72, boulevard de Rochechouart,
18^e arrondissement

Ouverte en 1807, l'Élysée-Montmartre est à ses débuts une salle de bal. On y pratique un nouveau style de danse : le quadrille naturaliste, ou cancan, exécuté notamment par Valentin le Désossé ou Grille d'Égout. C'est aujourd'hui une salle de spectacle située au cœur du quartier de Montmartre.

Au commencement était « le Mur de Fermiers Généraux » ; « Le mur des Fermiers généraux fut l'une des enceintes de Paris, construite juste avant la Révolution de 1784 à 1790. L'objectif du mur était de permettre la perception par la Ferme générale, aux points de passage, d'un impôt sur les marchandises entrant dans la ville. » Cette douane dont Beaumarchais pensait qu'elle avait été un des facteurs qui amena la Révolution de 1789, change la physionomie de certains des lieux de Paris. À cette date la prostitution était plutôt assez mal considérée. La Révolution de 1789 considère la prostitution comme un des maux de l'Ancien Régime – qu'il faut éradiquer... Le 4 septembre 1792, sous la terreur révolutionnaire : « Une partie n'alla pas jusqu'à Bicêtre ; ils s'arrêtèrent devant la Salpêtrière, eurent l'horrible fantaisie d'entrer à l'hospice des femmes. Une force militaire considérable les arrêta le premier jour ; mais le lendemain, 4 septembre, ils forcèrent les portes, et commencèrent par tuer cinq ou six vieilles femmes, sans nulle raison ni prétexte, sinon qu'elles étaient vieilles. Puis ils se jetèrent sur les jeunes, les filles publiques, en tuèrent trente, dont ils jouirent, avant ou après la mort. Et ce ne fut pas assez ; ils allèrent aux dortoirs des petites orphelines, en violèrent plusieurs, dit-on, en emmenèrent même pour s'en amuser ailleurs.² » L'existence de l'octroi, douane citadine perçue aux entrées de Paris, amène une foule de guinguettes à s'installer juste au-delà des barrières, de l'autre côté du mur, là où l'alcool n'est pas taxé. Cet autre côté du mur, près de la butte Montmartre et du village de la Chapelle, devient un lieu incontournable du plaisir, et des distractions populaires parisiennes. Le paysage du Nord de Paris se transforme sous l'effet de l'industrialisation. C'est l'apparition des premières voies ferrées et l'ouverture de la Gare du Nord en 1846 va bouleverser le paysage. Tout comme la commune de Montmartre, le village de La Chapelle voit arriver un flux de plus en plus important d'habitants venus travailler à Paris mais ne pouvant s'y loger faute d'argent. Les loisirs deviennent indispensables à cette masse de travailleurs immigrés des campagnes qui ont besoin de s'évader des travaux de forçats. Le ton est donné avec la construction de l'Élysée-Montmartre. « L'Élysée-Montmartre est certainement le plus ancien de tous les bals de Montmartre, puisqu'il

2. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, La Pleiade, 1952.

date des premières années du XIX^e siècle, probablement de 1806. D'abord simple guingette, comme il y en avait tant à Montmartre, où tous les dimanches les Parisiens venaient boire, danser et se divertir sous les grands arbres.³ »

L'amour tarifé va s'établir autour de ces lieux de rencontres. Sur les boulevards aussi, Rochechouard, La Chapelle, Clichy. Les prostituées, lorettes, pierreuses, horizontales, demi-mondaines exerçaient au centre de Paris, aux alentours du Palais-Royal puis des Grands Boulevards sous la Restauration. L'arrivée des migrants venus de la campagne, la multiplication des bals populaires, des fêtes, estaminets, et l'afflux des artistes attirés par l'énergie populaire et le sentiment de mixité sociale vont définir le contour du village de Montmartre. Ce sont surtout les artistes qui vont donner le cachet et l'identité de Montmartre, attirant les classes plus aisées de la bourgeoisie parisienne naissante. « Le démantèlement du mur et les grandes évolutions qui affectent par ailleurs Paris provoquent une mutation profonde de la population de Pigalle et du caractère du quartier. On lotit les derniers terrains vagues attendant aux anciens remparts, ainsi que les proches qui grimpent vers Montmartre ; et l'on y érige, comme des deux côtés des boulevards, de solides immeubles en pierre de taille, où une moyenne bourgeoisie montante vient se loger. À l'inverse, l'échappée toujours plus à l'Ouest des classes aisées provoque l'exode de ses habitants les plus fortunés, lequel s'accroît après 1871. Ces mouvements contradictoires dévitalisent peu à peu la nouvelle-Athènes de ses résidents originels riches et fortunés. Les remplacent des artistes moins installés, plus marginaux, ainsi que toutes sortes de petits et moyens bourgeois – commerçants, fonctionnaires, médecins, employés de notaires. À la même époque, s'aggrave dans le haut Montmartre une population hétéroclite, faite d'artisans, d'ouvriers et d'immigrés des régions de France ou de l'étranger. C'est le temps où Pigalle devient le centre de l'Impressionnisme (Degas habite rue Victor Massé ; Manet, rue de Douai, puis Boulevard des Batignolles et rue d'Amsterdam ; Renoir, rue Saint-Georges, rue Élysées-des-Beaux-Arts et rue Frochot), avec ses francs-tireurs (Toulouse-Lautrec, avenue Frochot), ses descendants hérétiques (Gauguin, déjà évoqué, Van Gogh, cité Pigalle) ou plus acceptables Nabis, Vuillard, Bonnard et Maurice Denis partagent un atelier square La Bruyère.⁴ »

Sentiment partagé et mitigé par de nombreux auteurs : « Les artistes, je crois, et non les demoiselles, ont commencé le changement... Le Chat Noir ne fut qu'une saillie, une coupe mousseuse et bue en quelques mois. Il tourna mal, il eut des suites désastreuses, il attira sur Montmartre un engouement qui le perdit. D'abord le Moulin Rouge... Après le Moulin-Rouge, la Truie-qui-file, et puis les bars innombrables et leur pègre innombrable.⁵ » Les bals, guinguettes, débits de boissons sont les lieux privilégiés de racolage où, de la Chapelle aux Batignolles, selon les origines sociales, bourgeois et ouvriers vont trouver l'amour illicite et bon marché.

Balzac, le premier, donne une description réaliste du monde de la prostitution dans *Splendeurs et misères des courtisanes* écrit en 1847 – La figure du « Julot Casse-Croûte » y est dépeinte d'une façon assez



La vraie adresse du mythique « Chat Noir »
84, boulevard de Rochechouart,
18^e arrondissement

Situé au pied de la butte Montmartre, le cabaret du Chat noir fut l'un des grands lieux de rencontre du Tout-Paris et le symbole de la Bohème à la fin du XIX^e siècle.

3. Louis Chevalier, *Montmartre du Plaisir et du Crime*, La fabrique éditions, 2016.

4. Patrice Bollon, *Pigalle, Le Roman Noir de Paris*, Hoëbeke, 2004.

5. Louis Chevalier, *Montmartre du Plaisir et du Crime*, La fabrique éditions, 2016.

sordide et empreinte de tous les préjugés et lieux communs de l'époque : « L'amour physique et déréglé de ces hommes serait donc, si l'on en croit la faculté de médecine, l'origine de sept-dixième des crimes. La preuve s'en trouve toujours, d'ailleurs, frappante, palpable, à l'autopsie de l'homme exécuté. Aussi l'adoration de leurs maîtresses est-elle acquise à ces monstrueux amants, épouvantails de la société. C'est ce dévouement femelle accroupi fidèlement à la porte des prisons, toujours occupé à déjouer les ruses de l'instruction, incorruptible gardien des plus noirs secrets, qui rend tant de procès obscurs, impénétrables.... Dans le langage des filles, avoir de la probité, c'est ne manquer à aucune des lois de cet attachement, c'est donner tout son argent à l'homme enflacqué (emprisonné), c'est veiller à son bien-être, lui garder toute espèce de foi, tout entreprendre pour lui.⁶ »

S'inspirant du chef d'œuvre de Balzac, les auteurs du Second Empire, Émile Zola et les Frères Goncourt, vont donner à la misère des quartiers de Montmartre la dimension épique qui sied au triomphe de l'Argent-Roi et de la déliquescence des mœurs du nouveau monde de la Grande bourgeoisie des affaires. « Dans l'enceinte de la danse, sous le feu aigu et les flammes dardées de gaz, étaient toute sortes de femmes vêtues de lainages sombres, passés, flétris, des femmes en bonnet de tulle noir, des femmes en paletot noir, des femmes en caracos élimés et râpés aux coutures, des femmes engoncées dans la palatine en fourrure des marchandes en plein vent et des boutiquières d'allées... Cette absence de linge mettait dans le bal un deuil de pauvreté ; elle donnait à toutes ces figures quelque chose de triste et de sale, d'éteint, de terreux, comme un vague aspect sinistre où se mêlait le retour de l'Hôpital au retour du Mont- de Piété !⁷ » Zola écrit *L'assommoir*, le roman naturaliste de la déchéance des classes populaires livrées aux méfaits de la consommation d'alcool, l'opium du peuple de la fin du XIX^e siècle. Le personnage de Gervaise incarne la déchéance progressive d'une fille du peuple livrée aux malheurs de sa condition : « Maintenant, elle habitait la niche du père Bru. C'était là-dedans, sur de la vieille paille, qu'elle claquait du bec, le ventre vide et les os glacés. La terre ne voulait pas d'elle, apparemment. Elle devenait idiote, elle ne songeait seulement pas à se jeter du sixième sur le pavé de la cour, pour en finir. La mort devait la prendre petit à petit, morceau par morceau, en la traînant ainsi jusqu'au bout dans la sacrée existence qu'elle s'était faite. Même on ne sût jamais au fait de quoi elle était morte. On parla d'un froid et chaud. Mais la vérité était qu'elle s'en allait de misère, des ordures et des fatigues de sa vie gâtée.⁸ »

Les maisons closes, maisons de tolérance se multiplient à Pigalle, le gouvernement y voit un moyen de surveiller la prostitution et la voyoucratie. La redoutable police des mœurs fait régner un ordre inique et corrompu, distribuant punitions et passe-droits à leur bon gré. Pour les récalcitrantes, celles qui ne se soumettent pas aux lois de la maison close ou du bordel, c'est la terrible prison Saint-Lazare tenue par les sœurs de Marie-Joseph qui font régner un ordre de fer. À la veille de la Première Guerre mondiale l'ordre moral et l'hygiène doivent régner sur les mœurs. Le salut moral et la bonne santé de la troupe sont requis



Théâtre des deux ânes, anciennement « La Truie qui file »
100 boulevard de Clichy, 18^e arrondissement
En 1910, Stein, un cabaretier venu de province, Stein, accroche son enseigne à La Truie qui file sur la devanture de son établissement. Située à l'écart du quartier habituel des cabarets montmartrois, l'affaire est un échec. Après plusieurs rachats et changements de noms, le lieu est rebaptisé « Théâtre des deux ânes » en 1922 et connaît depuis un franc succès.



Au lapin agile
22, rue des Saules, 18^e arrondissement
Établi dans la seconde moitié du XIX^e siècle, racheté par Aristide Bruant en 1913, il fut l'un des lieux de rencontre privilégiés de la bohème artistique du début du XX^e siècle, de Max Jacob à Pablo Picasso en passant par Roland Dorgelès, Francis Carco, Blaise Cendrars ou Pierre Mac Orlan.

à la veille du carnage. La volonté des hommes politiques, surveiller et punir, vient au moment où les luttes sociales se font de plus en plus radicales : anarchistes poseurs de bombes rescapés de la commune de Paris, ouvriers marxisants. La figure de la prostituée devient une égérie de la transgression et de la contestation sociale qui mine l'ordre moral de la bourgeoisie. « Comme l'avaient démontré Proudhon, Pecqueur ou Engels, l'atelier de par la promiscuité qu'il engendre est un lieu de démoralisation... l'insuffisance des salaires féminins est systématique : elle a non seulement pour but d'accroître le profit en réduisant les coûts de production, mais encore d'imposer la prostitution à de nombreux contingents d'ouvrières. Par ce biais, le « Capital a trouvé le moyen d'être le régulateur de la prostitution » ; en réglant le salaire et le volume de l'emploi, il fournit le volant de prostituées nécessaires au maintien de la famille et de l'honnêteté des jeunes filles de la bourgeoisie. Le capitalisme industriel a besoin des filles du prolétaire pour peupler les bordels comme il a besoin de ses fils pour les transformer en chair à canon.⁹ »

Le mal du siècle a pour nom syphilis, il est la corruption, la boue et la fange, la punition de ceux qui s'écartent du chemin des bons et des bien-pensants. Maladie des « artistes », Baudelaire, Rimbaud, Flaubert, Feydeau, des peintres tels Gauguin ou Toulouse-Lautrec. Mozart, Beethoven, Paganini, Schubert, Schumann... en sont atteints. Guy de Maupassant lui donne ses lettres de noblesse : « J'ai la vérole ! Enfin la vraie, pas la misérable chaude-pisse, pas l'ecclésiastique cristalline, pas les bourgeoises crêtes de coq, les légumineux choux-fleurs, non, non, la grande vérole, celle dont est mort François I^{er}.¹⁰ » Il en mourra à 42 ans d'une paralysie générale.

En 1918, avec les restrictions sur l'alcool et la lumière, seuls les bordels restent ouverts après 21 heures, mais ils sont désormais aux mains des vrais hommes du « milieu ». Les clients y trouvent à profusion des prostituées et de l'alcool. Après l'armistice de 1918, Pigalle redevient le lieu de tous les plaisirs : « Qui n'a pas passé au moins une soirée à Montmartre ne connaît pas le Paris qui s'amuse » écrit un guide touristique en 1920. C'est l'ouverture des premiers bars américains. Les Russes-blancs échappés de l'enfer communiste ouvrent tout un

6. Honoré de Balzac, *Splendeurs et Misères des courtisanes*, La Pleiade, 1977.
7. Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, Garnier Flammarion, 1990.
8. Emile Zola, *L'Assommoir*, La Pleiade, 1961.

9. Alain Corbin, *Les Filles de Noce*, Champs Histoire, 2015.
10. Lettre de Guy de Maupassant à Robert Pinchon dit La Tôque, 2 mars 1877.



Le bateau-lavoir
13, place Émile-Goudeau,
18^e arrondissement

Ancienne guinguette montmartroise transformée en 1889 en cité d'artistes, Pablo Picasso arrive en 1904 (il y demeurera jusqu'en 1909 et y gardera un atelier jusqu'en 1912). Sa période bleue étant terminée, il y entame les tableaux de la période rose, qui prend fin en 1907. En 1907, sa toile *Les Femmes d'Alger* y est dévoilée, marquant le début du cubisme. À cette époque, les habitants de la maison sont Kees van Dongen, Juan Gris, Constantin Brancusi, Amedeo Modigliani, Pierre Mac Orlan, Max Jacob.



Le Sans-Souci
65, rue Jean-Baptiste Pigalle,
9^e arrondissement

Café où le criminel Georges Rapin, alias Monsieur Bill (modèle de Bob le flambeur dans le film de Melville), avait ses habitudes dans les années 1950. Aujourd'hui, c'est l'un des bars rock'n'roll les plus branchés de SoPi.

chapelet de restaurants-cabarets de nuit. Le jazz s'implante dans le bas Montmartre. Josephine Baker crée sa boîte de jazz, le « Florida ». Duke Ellington fait un « bœuf » avec Django Reinhardt au « Hot Feet ». On y voit les cinémas se multiplier et le tout Paris homosexuel et lesbiens va trouver refuge dans des lieux dédiés comme « Le Clair de Lune », place Pigalle.

Dans les années 1930, Pigalle devient l'épicentre de la pègre, les truands y installent leurs affaires ; la place Blanche, la place Pigalle, les rues environnantes (rue Fontaine, rue de Bruxelles), voient fleurir leurs bars et ils y règlent aussi leurs comptes. Leurs maisons closes sont essentiellement dans le 9^e arrondissement. Deux mille filles travaillent dans les 177 bordels. Dans les rues, les prostituées s'alignent tous les cinq mètres. Quartier toujours privilégié des artistes, Joséphine Baker, Duke Ellington, Ernest Hemingway, Pablo Picasso, John Steinbeck s'y encanaillent.

L'âge d'or de Pigalle se situe entre les années 1930 et 1960. « Les mondes de la nuit et du mitan tenaient ici leurs assises, qu'y convergeaient les nobles noceurs, les bourgeois célibataires, les vrais et faux

artistes aussi bien que les truands, les grandes figures du chic, du music-hall, que les caïds et les seconds couteaux, l'aristocratie des braqueurs et le bas du panier des julots-casse-croûte, les voleurs, cambrioleurs, casseurs, fourgues,escrocs, trafiquants, arnaqueurs, vendeurs sous le manteau de photos pornos, rabatteurs, tricards, indicateurs et autres tueurs et assassins, les vraies femmes, les faux hommes, les hommases, les folles, les truqueurs, et les créatures de toutes les équivoques.¹¹ »

Jean Genet, le poète maudit de Pigalle va créer ses personnages moitié hommes, moitié femmes, ceux qu'on nomme les « Jesus » : « Montmartre flambait. Divine en traversa les feux multicolores puis, intacte, rentra dans la nuit du terre-plein du boulevard de Clichy, nuit qui préserve les pauvres visages vieux et laids. Il était trois heures du matin. Elle marcha un moment vers Pigalle. Elle fixait en souriant chaque homme qui passait seul. Ils n'osaient pas, ou c'est elle qui ne savait encore rien du manège habituel : les retours du client, ses hésitations, son manque d'assurance dès qu'il s'approche du gamin convoité. Elle était lasse, elle s'assit sur un banc, et malgré sa fatigue, fut conquise, transportée par la tiédeur de la nuit.¹² »

En 1932, débute une guerre dans le milieu, les truands « corses » s'en prennent aux truands « parisiens ». Des meurtres ont lieu devant L'Ange rouge (enlèvement et liquidation d'Enoch Poznali, dit La Volga), La Boule noire et le Zelly's. La police multiplie les descentes, les rafles et les fermetures des cabarets. Peu avant la guerre, l'héroïne arrive en masse. Elle se vend dans les bars et les restaurants, et son commerce est contrôlé par des truands comme Joseph Rocca-Serra, Vincent Battestini et André Antonelli.

La Seconde Guerre mondiale et l'Occupation allemande n'apportent pas beaucoup de changement aux affaires des truands du quartier. Les cercles privés, les tripots clandestins, les cabarets, les dancings, les boîtes de nuit et les bordels continuent à recevoir de la clientèle. Les membres de la Gestapo aiment se retrouver place Pigalle, au Dante et au Chapiteau, et rue de Pigalle, au Chantilly et à L'Heure Bleue. À la Libération, la nouvelle loi Marthe Richard interdit désormais en France les maisons closes, mais cette décision ne fait pas disparaître la prostitution. Les prostituées se retrouvent dans la rue ou travaillent dans les hôtels de passe. La fête va bon train. « Et tous les noms secs : « Le Savoy », « Au gay Relais », « Le Grand jeux », « Le Cancan », « Romance », « Le Château Caucasiens », « Le Caprice viennois », « L'Heure Bleue » ornée de deux cœurs énormes transpercés par des aiguilles de montre, « Le grand Duc », « La Lune Rousse », chansonniers restaurants, bars, dancings, mines de champagne, mines d'argent, mines de sourires entortillés dans l'éclairage bleu indirect et la musique douce, sans frontières, ne s'arrêtant à aucune rue déterminée, vivant, bars, dancings et sourires, de l'aumône publique adressée au désir de rire à tous crins, à l'envie de ne plus être seul un soir, au désir de l'amour, à la peur de l'ennui...¹³ »

Dans le Paris des années 60, la bande des Trois Canards, du nom du bar qui leur servait de quartier général, rackette les hôtels de passe et les filles qui y travaillent. Simenon incarnait le bon sens bourgeois de l'après-guerre, la connaissance du « milieu » dans le personnage de



Les Trois Canards
48, rue de la Rochefoucauld,
9^e arrondissement

En 1966 ce sont Armand Sessa puis Jean Panzerani dit Jeannot le Triste, dans le cadre de la « guerre des jeux » qui secoue alors le Milieu corse, qui auraient été enlevés et torturés dans le bar des Trois Canards avant d'être exécutés. Quelques exemples sanglants parmi d'autres. Rapidement l'adresse va devenir le rendez-vous des gangsters marseillais de la capitale et de quelques « beaux mecs » parisiens. L'enseigne prend du galon et les Trois Canards font désormais la loi à Paris. Si le noyau dur n'est formé que d'une petite dizaine de mecs – c'est-à-dire le trio d'origine augmenté de Francis Priola dit Francis le Niçois, de François Scaglia, d'Henri Codde dit Riquet, de René Ricord et de quelques autres – de très nombreux voyous gravitent autour et donnent un coup de main le cas échéant.

11. Patrice Bollon, *Pigalle Le Roman Noir de Paris*, Hoëbeke, 2004.

12. Jean Genet, *Notre-Dame-des-Fleurs*, Folio Gallimard, 1948.

13. René Fallet, *Pigalle*, Nouvelles Editions Oswald, 1979.



Le Monop', anciennement Abbaye de Thélème

1, place Pigalle, 9^e arrondissement

L'Abbaye de Thélème était le repaire chic des auxiliaires français de la Gestapo. Après être devenu un cabaret de nus, ce haut lieu de petites et de grandes magouilles a disparu. C'est aujourd'hui la succursale du géant hypermarché Monop'.



Bio c' Bon, anciennement New Moon, anciennement café de la Nouvelle Athenes

9, place Pigalle, 9^e arrondissement

Le Café de la Nouvelle Athènes a été, de 1871 à la fin du XIX^e siècle, un lieu de rencontre des artistes peintres du mouvement impressionniste. Il doit son nom à la Nouvelle Athènes, quartier du 9^e arrondissement dans lequel il se situe, à l'architecture néo-classique inspirée de l'art grec. Il servit de décor à plusieurs tableaux célèbres, comme *La Prune* de Manet, et *Dans un café*, dit aussi *L'Absinthe* d'Edgar Degas. Rebaptisé, le New Moon est alors un minuscule cabaret, un ancien bordel de la Gestapo devenu cabaret lesbien mais aussi dans les années 80 « le plus grand des petits clubs de rock ».



Le Trianon

80, boulevard de Rochechouart, 18^e arrondissement

Bâti en 1894 à l'emplacement du jardin de l'Élysée-Montmartre, le Trianon-Concert, premier nom de cette salle de spectacles, accueille dès l'année suivante de célèbres artistes comme Mistinguett, La Goulue, Grille d'égout, Valentin le désossé. Il s'est tourné depuis vers une programmation variée : théâtre, concerts classiques ou de variétés.

Maigret, familier des trottoirs de Pigalle, ses macs et ses filles : « Sur le trottoir, Maigret allumait sa pipe en clignant des yeux dans le soleil, et il allait adresser la parole à Lucas quand se déroula devant eux une petite scène caractéristique de la vie de Montmartre. Le Train-bleu n'était pas loin, avec son enseigne au néon éteinte et ses volets fermés. Juste en face de la maison des Boulay, une jeune femme sortait précipitamment d'un petit hôtel, en robe de soirée noire, une écharpe de tulle jetée sur ses épaules nues. Dans la lumière du jour, ses cheveux étaient de deux tons et elle n'avait pas pris la peine de refaire son maquillage.¹⁴ »

À la fin des années cinquante, Hélène Martini, l'impératrice, règne sur le Pigalle de la pègre, de la drogue et de la prostitution, agissant avec les « autorités politiques » de l'époque comme une médiatrice et une sorte de « parrain » de ces milieux transgressifs. Arnaud Ardouin en a fait un livre : « C'est la presse dans les années 60 qui la baptise ainsi... En fait, dès le mois de décembre 1960, date de la mort de son mari Nachat, un Syrien qu'on appelle le Libanais. Il meurt d'ailleurs dans d'étranges conditions. À cette date, elle prend les rênes de l'empire de son mari composé de cabarets à strip-tease, de bar à bouchon et de théâtres. Et c'est vrai qu'elle en impose du haut de ses 36 ans, avec ses chapeaux, ses robes haute-couture, ses manteaux de fourrure en vison. C'est la période où elle crée le mythe. Elle possède une limousine blanche qu'elle gare place Pigalle et chaque nuit, elle fait la tournée de ses cabarets et ramasse les enveloppes tel que lui avait appris son mari Nachat. Elle ne descend pas de la voiture, elle laisse ses lieutenants faire la collecte. À chaque fin de tournée, elle a une vingtaine d'enveloppes remplies de billets posées sur le siège. L'impératrice est née, même si à cette période la magazine *Détective* titre : « L'impératrice du Gay Paris, seule pour défendre son empire face à la pègre de Pigalle ». Elle est à la fois un mythe mais aussi une réalité. Elle est entourée de gardes du corps, bénéficie du soutien de la police qui la protège contre les Corses. Hélène Martini incarne la puissance, elle impose le respect.¹⁵ » Manu Chao, leader du groupe de rock alternatif Mano Negra se souvient d'elle : « En fait, la tournée à Pigalle a failli ne jamais se faire... Juste avant la première date, il y a eu un problème. Tout était prêt, la Mère Martini, qui possédait la moitié des clubs où on devait jouer, était ok, on avait vendu tous les tickets, mais, à la dernière minute, la Mère annule tout. Elle n'avait pas capté qu'elle nous avait réservés en pleine semaine du salon de l'agriculture... Le plus gros budget de Pigalle dans l'année !¹⁶ » Elle meurt le 5 aout 2017 à Paris.

Dès le début des années 1970, avec la libération des mœurs, les premiers cinémas pornographiques s'installent, les boutiques de sex-shops se multiplient ainsi que les salons de massages, et les premiers live-shows apparaissent, dans lesquels des couples font l'amour en public. Godemichés et tenues latex fabriqués en Chine, accessoires qui



La Cigale

120, boulevard de Rochechouart, 18^e arrondissement

La salle de café-concert a été construite en 1887 à l'emplacement du Bal de la Boule noire (édifié en 1822). D'une capacité d'environ 1000 places, elle se spécialise immédiatement dans la revue. Elle est agrandie en 1894 par l'architecte Henri Grandpierre, avec un plafond peint par Adolphe Léon Willette. Elle accueille les spectacles de Mistinguett, Maurice Chevalier, Yvonne Printemps, Gaston Ouvrard, Arletty, Raimu, ou Max Linder. Gina Palerme y fait ses débuts, en 1910. Aujourd'hui la Cigale est une salle de spectacle réputée qui accueille le meilleur de la scène musicale actuelle.

14. Georges Simenon, *La Colère de Maigret*, Le Livre de Poche, 1963.

15. Entretien avec Arnaud Ardouin, *Le Nouveau Magazine Littéraire*, 15 novembre 2019.

16. David Dufresne, *New Moon*, Seuil, 2017.



La Place Pigalle et le Folie's Pigalle 11, place Pigalle, 9^e arrondissement

La place tient son nom du sculpteur Jean-Baptiste Pigalle (1714-1785). Lieu de la célèbre « Barricade des femmes » pendant la commune de Paris : « Les femmes ont été demander du pain et des médicaments pour soigner un artilleur fédéré et l'une des leurs, blessée. On a vue Nathalie Le Mel, armée d'un revolver, en caraco noir, diriger des jeunes femmes, toutes armées de fusils et portant des brassards d'ambulancières. Les travaux de retranchement terminés, c'est elle qui a planté le drapeau rouge au sommet des pavés. Pour se faire reconnaître, elle avait des insignes : ceinture, écharpe et cocarde rouges. »

En 1846, souhaitant soutenir les artistes, l'homme de lettres Louis Becq de Fouquières (1831-1887) finance la construction de onze ateliers d'artistes, nommés la Folie Pigalle, dans le Bas-Montmartre, en bordure de la place Pigalle. En 1991, le lieu devient le Folie's Pigalle, un nouveau club au succès immédiat et où les fils de bourgeois côtoient les travestis du quartier.



Aux Noctambules 24, boulevard de Clichy, 18^e arrondissement

Café-concert emblématique de Pigalle ouvert toute la nuit, les Noctambules était le repère de Pierre Carré, chanteur français décédé en 2013, qui s'y produisit pendant plus de 40 ans.

auraient interpellé les utilisatrices des outils artisanaux d'antan : « Les tenancières des grandes tolérances possèdent « l'arsenal complet des tortures sexuelles », en particulier de la flagellation, ainsi que toute une série de gadgets, aujourd'hui répandus dans les sex-shops, mais alors d'une réalisation souvent plus raffinée. En ce domaine aussi l'évolution est sensible : « martinets à lanière de cuir parfumé, cordons de soie pour ligatures, petits bouquets d'orties » sont démodés. Désormais, des fabriques belges ou allemandes fournissent les tenancières en matériels nouveaux : pompe-ventouse du docteur Mondat, appareils à électrisation locale ou bien encore préservatifs de toutes sortes ; sans oublier les godemichets venus d'Angleterre et le harnachement qui permet de doter les filles d'une verge artificielle pour satisfaire les « sodomites honteux » ou les tribades mondaines.¹⁷ » Il reste aujourd'hui des godemichets en forme de Tour Eiffel, des Fuck-Machine pro mécaniques à 790 euros dans les sex-shops qui ne vendent plus de cassettes ni de DVD pornos depuis l'avènement des Xhamster et autre Pornhub, la tendance étant à de nouveaux outils de plaisir pour dames, le Gode du point G avec ou sans

bretelle à 38,97 euros, le vibromasseur connecté smart-phone NORA à 109 euros qui revendiquent la découverte et l'activation du point G.

Le Pigalle des années 80, 90 et 2000 devient un des hauts-lieux de la fête parisienne. Au spectacle du Moulin Rouge, revue destinée au « Grand Public » et aux touristes du monde entier, une variété de salles de concerts « ultras-branchés » réunissent des groupes musicaux et des adeptes de la scène parisienne de l'avant-garde, j'ai nommé : la Cigale, le Trianon, la Boule Noire, l'Elysee-Montmartre, le divan du Monde... Rares sont ceux des jeunes parisiens qui n'ont pas été applaudir Manu Chao et la Mano Negra ou les Wampas au New Moon à la fin des années 80.

Les nuits se succèdent les unes aux autres, intenses. Mon quartier général : « Aux noctambules », Pierre Carré, le dandy rocker avec sa mèche en banane qu'il entretient depuis les années 60, boit un panaché sur le coup de trois heures du matin. J'ai assisté à un concert à la Cigale après la représentation des mâles topless du show « Interdit aux hommes » aux Folies-Pigalle.

On m'invite à une représentation topless dans une salle de la rue de Douai, un homme et une femme font l'amour sur scène, à la fin de la représentation, la femme, nue, passe dans les rangs des clients pour frotter son sexe contre les jambes des spectateurs. Comment imaginer, en dégustant un kebab, entouré de petits vendeurs de shit et de traves-tis perchés sur le trottoir, que Pigalle allait devenir bientôt la cible des spéculateurs immobiliers.

Je vais bientôt habiter rue d'Amsterdam, à quatre numéros de l'atelier de Manet, devenu depuis un immeuble reconverti en logements sociaux... Le quartier se transforme, les bars à bouchons disparaissent les uns après les autres, victimes de la recrudescence de l'ordre moral, les cinémas X ont déjà été décimés, je fête les dix ans de mon éditeur rue Pigalle dans un lieu devenu indispensable. Les couples bien mis avec poussettes arpentent maintenant les trottoirs où figuraient avant les filles promises au plaisir. C'était Pigalle.

En 2020, les bars à hôtesses sont devenus des bars à cocktails, la clientèle populaire et bohème a été remplacée par une jeunesse tendance et chic : Pigalle se gentrifie au grand dam de certains résidents et habitués un brin nostalgiques. Ces bars sont l'emblème de la transformation du quartier rebaptisé « SoPi » (pour South Pigalle), acronyme branché inspiré du SoHo (South of Houston Street) new-yorkais. « C'est une des « place to be » à Paris ! », lance David, cadre commercial trentenaire, qui redécouvre Pigalle « depuis quelques années ». « Ça a toujours été un quartier festif mais ça craignait un peu à une époque. Aujourd'hui, ça reste festif mais plus classe, avec toujours un côté coquin, même érotico-chic ». Les anciens habitants du quartier pensent que les « bobos » finiront par désertir le quartier et que l'humanité, dans ses excès, son excentricité et sa folie reviendront certainement avec l'identité de Pigalle.



Le cinéma Atlas 20, boulevard de Clichy, 18^e arrondissement

Pigalle conserve un irréductible cinéma X : l'Atlas. Ce cinéma pornographique est le dernier encore en activité à Paris. L'Atlas, semble être davantage un lieu « hard » qu'un cinéma porno « à la papa » selon les dires...

17. Alain Corbin, *Les Filles de Noce*, Champs Histoire, 2015.